

GOLEM

Mutations génétiques

JEAN-LOUP BOURGET

« Masse informe », « embryon », le mot *golem* apparaît dès la Bible hébraïque (Psaume 139, 16). Au Moyen Âge, la tradition évoque la possibilité de façonner dans l'argile un Golem à figure humaine et de lui insuffler la vie grâce à une formule magique : l'homme imite le geste divin de la création d'Adam. Le XIX^e siècle fixe la forme canonique de la légende, qui attribue la paternité du Golem à Juda Loew, grand rabbin de Prague sous le règne de Rodolphe II (1576-1612). Géant artificiel, muet et obéissant, le Golem protège la communauté juive persécutée. Sa mission accomplie, Loew le « débranche » et le cache, recouvert d'un vieux châle de prière, dans le grenier de la synagogue Vieille-Nouvelle, où il se trouve toujours. Dans diverses variantes, la créature échappe au contrôle, sous une forme facétieuse (elle inonde la maison qu'elle approvisionne en seaux d'eau, comme l'Apprenti sorcier de Dukas, popularisé par *Fantasia*) ou terrifiante, se rapprochant alors du monstre de Frankenstein ou de HAL dans *2001 : l'Odyssée de l'espace*.

La légende pragoise est à la source de plusieurs films dont deux ont été projetés au musée d'art et d'histoire du Judaïsme le 19 mars dernier. *Le Golem* de Paul Wegener et Carl Boese (*Der Golem : Wie er in die Welt kam*, « comme il vint au monde », 1920) est un chef-d'œuvre de l'expressionnisme allemand : décors biscornus de Poelzig, escalier en forme d'oreille, toits pentus et juifs à chapeaux coniques, photo de Karl Freund, Golem hiératique joué par Wegener lui-même. Ici l'argument fait la part belle à la magie noire. Apprenant qu'un grand malheur menace les juifs de Prague, le rabbin Loew façonne le Golem et l'anime en invoquant le démon Astaroth. Flanqué du Golem, il se rend à la cour de l'empereur, devant laquelle il projette un film-dans-le-film montrant l'errance du peuple juif. Le public s'esclaffe malgré l'interdiction de Loew, ce qui déclenche l'effondrement du château. Le Golem, tel Atlas, soutient la voûte et protège l'empereur, qui révoque son décret antijuif. Mais Myriam, la fille de Loew, a pris pour amant le chrétien Florian ; l'assistant du rabbin, jaloux, réanime le Golem, qui tue Florian, puis sème la dévastation dans le ghetto, jusqu'au moment où il prend une fillette dans ses bras ; celle-ci détache l'étoile qui, sur la poitrine du robot, contient la formule magique, réduisant le colosse



En haut : Paul Wegener et Lydia Salmonova dans *Le Golem* de Paul Wegener

En bas : Paul Wegener

d'argile en poussière. Outre la ressemblance souvent notée avec le *Frankenstein* de Whale, on est surtout frappé par nombre d'images qui préfigurent des films de Lang, depuis *Les Trois Lumières* (le mur du ghetto) jusqu'au *Testament du Dr Mabuse* (l'apparition du masque phosphorescent d'Astaroth). La copie de la Murnau-Stiftung, restaurée et teintée par les soins de Bologne, était énergiquement accompagnée par le groupe de rock électronique NLF3.

Moins connu, *Le Golem* de Julien Duvivier (1936) est plein d'intérêt, malgré l'état médiocre de la copie venue de la Cinémathèque tchèque. L'action de cette coproduction tournée à Prague est située en 1610, à la fin du règne de Rodolphe II. Harry Baur incarne l'empereur superstitieux, insatiable collectionneur de curiosités et de femmes, prêt à tout pour s'approprier le mystérieux Golem, auquel il dit lui-même ressembler. Un entrelacs politique et amoureux met aux prises l'empereur, le chancelier Lang (un juif converti sans foi ni loi), une comtesse tchèque, un séduisant aventurier français et la communauté juive, guidée par le rabbin Jacob, successeur de Loew, qui

parvient à réanimer le Golem, et sa tendre épouse Rachel (Jany Holt). Une caméra très mobile, ophulsiennne, oppose la piété fataliste des juifs chantant dans la synagogue à la cour baroque de l'empereur fou, mélange de celles d'*Alice au pays des merveilles* et d'*Hamlet*. La lecture contemporaine est clairement prémonitoire : Rodolphe/Hitler est un monstrueux Golem contre lequel les juifs devraient se prémunir, car « la révolte est la loi de l'esclave ».

L'exposition et son catalogue proposent par ailleurs un très riche parcours à travers littérature, arts visuels (dessins, toiles de Kitaj et Garouste, œuvres de Boltanski et Kiefer, BD), qui se conclut par une réflexion sur les formes les plus contemporaines de l'intelligence artificielle. ■

« Golem. Avatars d'une légende d'argile », Paris, musée d'art et d'histoire du Judaïsme, jusqu'au 16 juillet. Catalogue sous la dir. d'Ada Ackerman, coédition mahJ / Hazan, 2017, 184 p.